

Entrée thématique 3.2 ; vivre en société, participer à la société
Individu et société : confrontation de valeurs

Parvana ; une enfance en Afghanistan, Deborah Ellis

Comment contourner les interdits d'une société inique ?

Activité 1	Analyse et interprétation	Séance 1	Dossier de presse; La Croix ; <i>Parvana, la parole contre la peur</i> Le Monde ; <i>Parvana ; faire entendre aux enfants les voix de la guerre</i> Interview de Norah Twomey
Activité 2		Séance 2	Afghanistan ; l'état des lieux La famille de Parvana et ses conditions de vie
Activité 3		Séance 3	L'adaptation filmique et les différences avec le livre
Activité 4		Séance 4	Du roman au film ; le conte du Roi-Éléphant
Activité 5		Séance 5	Être une fille en Afghanistan
Activité 7	Oral	Séance 6	Débattre sur les questions posées par l'œuvre Écrire un plaidoyer en faveur des femmes victimes d'injustices
Activité 8	PEAC	Séance 7	Comparaison avec Manhattan-Kaboul (Renaud Séchan)

Domaine 1 ; les langages pour penser et communiquer	Je sais exprimer une impression, un avis, une opinion de manière raisonnée, en respectant les formes d'un oral codifié et socialisé
	Je sais décrire et analyser l'image fixe et mobile

« Toutes les filles devraient lire *Parvana : Une enfance en Afghanistan*, de Deborah Ellis. »
— Malala Yousafzai, *New York Times*

- Prix Middle East Book
- Prix Peter Pan (Suède)
- Prix Hackmatack
- Prix Baia delle Favole
- Prix Rebecca Caudill Young Readers
- YALSA PPYA

« Une histoire de courage et d'héroïsme qui inspirera les jeunes de tous les pays. »
— Angelina Jolie

Article La Croix, avril 2018

Parvana. Une enfance en Afghanistan * de Nora Twomey**

Film canadien, irlandais et luxembourgeois, 1 h 33. À partir de 10 ans

Le cinéma d'animation en a-t-il fini avec les belles princesses et les animaux parlants ? Le dernier Festival d'Annecy a montré une fois de plus la diversité croissante des films animés, capables d'aborder les sujets les plus graves. Le palmarès a d'ailleurs couronné des œuvres célébrant des personnages féminins très forts se débattant dans les filets de la grande histoire.

Parvana. Une enfance en Afghanistan est l'un d'eux. Après avoir été nommé aux Oscars et aux Golden Globes, le long métrage de Nora Twomey est reparti avec trois prix, dont ceux du jury et du public, preuve de l'unanimité qu'il a suscitée parmi les festivaliers.

Des récompenses méritées, au vu de l'audace d'un sujet qui prend place dans l'Afghanistan de la fin des années 1990, placé sous la férule des talibans. Parvana, jeune fille de 11 ans intelligente et vive, vit à Kaboul avec ses parents, sa grande sœur et son très jeune frère. Son père, qui a perdu une jambe lors du bombardement du lycée où il enseignait, est lecteur et écrivain public.

Le régime restreignant la scolarité des filles, Parvana accompagne son père sur les marchés afin de vendre les quelques biens personnels qu'ils possèdent encore, et notamment le salwar kameez de la jeune fille, son costume de fête. Lors de ces longues journées, l'ancien professeur en profite pour transmettre à sa fille des connaissances sur l'histoire de l'Afghanistan que sa situation géographique, au cœur d'une zone de passage entre les grands empires, a rendu tumultueuse. Mais l'arrestation arbitraire dont il est victime l'empêche d'aller au bout de son récit...

Un réel sublimé

Comme les femmes ne peuvent sortir qu'accompagnées de leur époux ou d'un parent masculin, le foyer de Parvana est privé de toutes ressources. Nulle ne peut même aller chercher de l'eau au puits sous peine d'être rouée de coups ! N'écouter que son courage, Parvana décide alors de devenir une batcha poch (lire le mot ci-dessous) : elle se coupe les cheveux et revêt les vêtements de son frère, mort quelques années plus tôt, dans le but de subvenir aux besoins de sa famille et l'espoir de faire libérer son père.

Ancré dans l'histoire, ce film d'animation parvient à recréer le réel tout en le sublimant. L'architecture précaire de la capitale afghane est restituée dans une palette d'ocre éclairée d'une lumière crue que traverse la poussière de cette région semi-aride. Cette tonalité terne du dessin contraste avec les couleurs chatoyantes des séquences de contes et légendes narrés à la veillée par la jeune fille à son petit frère. Des scènes féeriques que l'on croirait animées en papier (il s'agit en fait d'images de synthèse, moins coûteuses), à la manière d'un délicat théâtre de marionnettes découpées à la main se mouvant dans des décors aux arabesques raffinées.

Le conte de Soliman

Récit dans le récit, le conte de Soliman affrontant le Roi éléphant est l'un des apports de cette adaptation cinématographique du roman jeunesse de Deborah Ellis. La quête du héros légendaire, qui porte le même nom que le frère défunt de Parvana, rejoint celle de l'héroïne du film. Ce conte permet de donner un peu d'air au spectateur et du sens à ce que vivent les personnages. Le combat de Soliman contre la force brute et les ténèbres est le même que celui de Parvana contre la violence et l'obscurantisme. Cette mise à distance est une **catharsis** pour la jeune fille et les siens, la démonstration que la parole peut être une arme puissante contre la barbarie et la guerre. Comme le disait le poète persan Rumi, cité par Parvana : « Élève tes mots, pas ta voix. C'est la pluie qui fait pousser les fleurs, pas l'orage. »

Le mot « Batcha poch »

En dari, variété du persan parlée en Afghanistan, batcha poch signifie « habillée en garçon ». Cette coutume ancestrale a cours dans les familles sans héritier mâle, qui travestissent leurs filles pour qu'elles puissent subvenir aux besoins des leurs. Les batcha poch peuvent sortir seules et sans voile, font du sport, vont à l'école, travaillent. Désavouée par les mollahs mais tolérée jusqu'à la puberté, cette tradition courante est ambivalente, voire douloureuse, car certaines ont du mal à redevenir femmes, une condition qui les condamne à l'enfermement domestique.

Interview de Norah Twomey

Êtes-vous d'accord pour définir PARVANA, UNE ENFANCE EN AFGHANISTAN, comme une fable réaliste ?

C'est réaliste, oui. Et ce, grâce au livre de Deborah Ellis dont est tiré le scénario. Il s'agit de l'amour qu'une fille porte à son père et à sa famille dans un pays où la femme est niée. La fable elle, qui entrecoupe le récit, a été ajoutée par la scénariste de Deborah, Anita Doron. Dans le roman, le père passe beaucoup de temps à raconter à Parvana l'histoire et la culture afghanes, quand les Talibans font tout pour effacer ce passé. Mais il existe beaucoup d'Afghans qui protègent l'héritage de ce qui fut longtemps une plaque tournante culturelle. Anita a étudié le folklore du pays pour y trouver un conte à la portée universelle. L'aventure de Souleymane, ce jeune héros qui doit relever trois défis, est une manière pour Parvana de se connecter avec un être disparu, d'interpréter et de transmettre avec douceur une tragédie vécue. Quand on développait le film, on a beaucoup échangé avec des Afghans qui avaient du mal à exprimer leur douleur, à mettre des mots sur des événements qui les avaient marqués. Cette difficulté, voire cette impossibilité de communiquer les empêche d'avancer et de vivre normalement. Parvana, elle, articule son émotion autour de ce drame dont elle fait une métaphore. C'est cela aussi, notre film : il met en avant le pouvoir de la parole.

La bande originale a également une importance considérable...

Son rôle est même essentiel. L'été dernier, nous sommes allés à Kaboul enregistrer un chœur de femmes afghanes. Ces jeunes filles qui chantent ensemble rappellent que malgré tout, elles continuent d'étudier et de se battre pour exister. Des tas de femmes, parties sous le régime des Talibans, sont revenues pour transmettre leur savoir et leur talent afin que les futures générations aient plus d'opportunités. Dans le film, on a placé le chœur de ces Afghanes dans chaque scène porteuse d'espoir.

À travers l'histoire de Parvana, vous abordez frontalement la tragédie du joug taliban, ce qui est très audacieux pour un film qui s'adresse, entre autres, au jeune public...

À travers les journaux télévisés, les flashes infos à la radio ou même les discussions autour d'eux, les enfants sont exposés en permanence aux tragédies mondiales. Et les adultes ne doivent pas occulter ou masquer cette réalité, ni ériger une barrière pour les protéger et qui, au bout du compte, ne fera que les effrayer encore plus. Famille, enseignants, proches doivent encourager le débat avec eux sur ces sujets auxquels ils finiront forcément par être confrontés. Ainsi, le jour venu, ils sauront mieux gérer et appréhender toute cette horreur. Petite, la radio m'informait des attentats en Irlande du Nord. J'en parlais aussitôt avec mes parents qui n'avaient de cesse de m'expliquer les tenants et aboutissants de ce conflit à travers leur histoire, leur vécu, et ceux de mes grands-parents. Comprendre un conflit et ce qu'il engendre évite d'avoir des opinions hâtives et toutes faites. Et pour en revenir à Parvana, ce qui se passe en Afghanistan est si complexe... Encore aujourd'hui, les Afghans ignorent leurs perspectives d'avenir. Le film explore cette complexité, en posant un certain nombre de questions sans pour autant apporter de réponses.

Comment Angelina Jolie, productrice, est-elle arrivée sur ce projet ?

C'est nous qui l'avons approchée. Elle connaissait notre travail, avait vu BRENDA ET LE SECRET DE KELLS et LE CHANT DE LA MER... Le sujet la touchait forcément - elle qui a créé une école de filles à Kaboul où elle se rend souvent, qui demeure une ambassadrice très active des Nations Unies, qui a une expérience unique à propos des personnes victimes de conflits politiques. Son soutien a été primordial et elle a suivi le développement de très près, aidant même à résoudre des

problèmes techniques car, également réalisatrice, elle comprend les limites créatives dues à un financement modeste et sait comment tirer le meilleur de nos capacités.

Comment avez-vous envisagé l'esthétique visuelle de votre film ?

Très difficilement. Autant BRENDA ET LE SECRET DE KELLS était enraciné dans la culture celte et LE CHANT DE LA MER dans la campagne irlandaise, autant PARVANA, UNE ENFANCE EN AFGHANISTAN devait reproduire une réalité à laquelle nous n'avons pas accès – à moins d'avoir une machine à remonter le temps ! Heureusement, nous avons eu très tôt l'apport de Daby Zainab Faidhi qui a dessiné les décors. Il savait à quoi Kaboul ressemblait à la fin des années 1990. On s'est également nourris de témoignages, essentiels pour savoir comment un homme se déplaçait dans un marché, sa gestuelle, appréhender l'aspect lumineux d'une matinée, comment cette lumière traverse la poussière – laquelle se dépose sur absolument tout à Kaboul... Quand on vous donne autant de détails, l'aspect du film se dessine naturellement. Je tenais à un look authentique, que Kaboul soit belle mais vraie, et à tout construire autour du visage de Parvana, qu'on voit dans ses yeux une multitude de pensées se bousculer, peser le pour et le contre, cogiter en permanence. Tout part de son point de vue, de son esprit. À l'arrivée, le look du film est une synthèse de quantité de réunions, de concertations, d'impasses également. Cela demande de réunir beaucoup de talents et de faire preuve de persévérance pour que l'esthétique dépende du fond et non l'inverse.

En optant pour un format en écran large, vous ne choisissez pas la facilité...

C'est plus difficile, oui. Les storyboarders étaient d'ailleurs très perturbés par ce format. D'autant que de nombreuses séquences se déroulent en intérieur, dans une pièce, et quand les personnages sont debout, c'est encore plus compliqué à cadrer. Mais ce format est nécessaire pour oxygéner le récit. Le public devait pouvoir respirer.

Quelles ont été les réactions des premiers spectateurs ?

On l'a montré très en amont dans diverses écoles, en Irlande par exemple. Après la projection, les enfants se parlaient sans qu'on lise une tristesse particulière sur leur visage. Les professeurs eux, très émus, avaient les yeux embués et s'inquiétaient de l'impact du film sur les enfants. Sauf qu'entre leur appréhension et les réactions de leurs élèves, il y avait un gouffre et c'est normal. Les adultes viennent voir PARVANA avec un bagage lourd, plein de leurs angoisses et drames vécus, ainsi que de leurs connaissances et informations sur le contexte du long-métrage. Les enfants, au contraire, regardent le film en toute innocence, calquant leurs réactions sur celles de la jeune héroïne.

Vous offrez une fin ouverte. Compte tenu du sujet, un classique et convenu happy-end était impossible ?

Je ne pouvais pas conclure avec une fin simpliste. J'en ai beaucoup parlé avec Angelina Jolie et des Afghans concernés par la situation, et décidément non, j'ignore quelle solution est possible. En revanche, je tenais à montrer l'espoir à travers le visage de Parvana, à travers sa connexion avec son père. On entend d'ailleurs ce chœur de femmes qui, je le rappelle, exprime cet espoir. Ce qu'elles chantent sont les mots d'un **poète persan**, qui disent que la voix sert également à guérir et à panser les plaies. Et puis le livre de Deborah a été publié en 2000, avant le 11 septembre et la chute des Talibans, avant la création de Daesh, avant les attaques en France et dans le reste du monde... Durant la production du film, nous avons organisé des veillées après les attentats contre Charlie Hebdo, puis au Bataclan, ainsi qu'à chaque nouvelle tragédie de ce genre dans le monde... Comment, au vu de tout cela, proposer une solution ou un happy end ? Ce serait injuste vis-à-vis des victimes, où qu'elles soient. C'est pourquoi la fin repose sur le visage de Parvana. On y voit ce qu'on veut. Tout ce qu'on veut.

Stéphane Dreyfus , le 26/06/2018

La réalisatrice du très beau film d'animation « Parvana, une enfance en Afghanistan », en salles demain, est une femme sensible qui, comme son héroïne, a traversé de nombreuses épreuves.



Il est des personnes qui vous électrisent de leur courage. Nora Twomey est de celles-ci. L'entretien avec la réalisatrice de *Parvana*, une enfance en Afghanistan avait pourtant commencé de façon très classique.

Installée dans un box intime mais impersonnel de la salle de presse du Festival international du film d'animation d'Annecy, la cinéaste irlandaise parle avec une application professionnelle de son très beau long métrage, histoire poignante d'une jeune fille obligée de se travestir en garçon pour survivre sous le joug des talibans.

Il est des personnes qui vous électrisent de leur courage. Nora Twomey est de celles-ci. L'entretien avec la réalisatrice de *Parvana*, une enfance en Afghanistan avait pourtant commencé de façon très classique.

Installée dans un box intime mais impersonnel de la salle de presse du Festival international du film d'animation d'Annecy, la cinéaste irlandaise parle avec une application professionnelle de son très beau long métrage, histoire poignante d'une jeune fille

obligée de se travestir en garçon pour survivre sous le joug des talibans.

« *Parvana* », la parole contre la peur

Le parcours du film étant déjà parsemé de prix et de nominations aux Oscars ou aux Golden Globes, elle répond sans doute pour la centième fois aux mêmes questions. Puis rapidement, elle se livre, dévoile ses doutes, expose ses interrogations.

« Quand j'ai eu mon premier enfant, je n'ai plus été capable d'écouter les infos durant six mois, confie-t-elle. Je ressentais le besoin de me protéger de l'actualité, très anxiogène. Quand j'ai lu le roman de Deborah Ellis, j'ai eu envie de l'adapter en animation car il me permettait d'explorer ces questions. Puis, au bout de quelques mois, je me suis dit que je n'avais pas le droit de raconter cette histoire, qu'elle n'était pas la mienne. Mais je suis à nouveau convaincue qu'il pouvait être intéressant de parler du monde réel à un public large, y compris à des enfants. »

« Je ne parlais pas mais je me racontais des histoires »

Ses traits fins, fatigués par des mois de promotion, se détendent et son visage diaphane se colore peu à peu du pourpre de sa tenue, d'une élégance discrète, au gré du récit de son entrée dans le monde de l'animation.

La jeune Nora naît et grandit à Cork dans les années 1970 et 1980. Elle a 15 ans quand son père meurt... « Je me noyais à l'école. J'ai quitté le lycée et j'ai commencé à travailler dur : c'était sans doute ma manière de faire mon deuil. Je faisais les trois-huit dans une exploitation agricole. Durant ces journées de labeur, je ne parlais pas mais je me racontais des histoires. » Elle continue à dessiner, un passe-temps qu'elle n'a pas abandonné depuis l'enfance. Sa sœur et sa mère la poussent à faire une école d'art à Cork. « Je voulais dire des choses en dessinant, mais il fallait savoir écrire, donc j'ai choisi le langage de l'animation, appris à l'université Ballyfermot de Dublin ». Elle y rencontre ses futurs amis et associés, Paul Young et Tomm Moore.

Après avoir travaillé dans un studio de la capitale irlandaise, c'est avec eux qu'elle fonde en 1999 le studio Cartoon Saloon dans une petite pièce d'un ancien orphelinat, à Kilkenny. Ils étaient une poignée, ils sont aujourd'hui 80 ! Il faut dire que l'industrie de l'animation est florissante en Irlande dont les aides fiscales rendent ses studios attractifs. Cartoon Saloon développe ses propres projets en les coproduisant avec d'autres pays européens, la France notamment.

« Les femmes ont appris à contourner les obstacles »

C'est le cas de *Brendan et le secret de Kells* (2009), formidable récit initiatique sur un jeune moine passionné d'enluminure qui doit achever un livre capable de transformer les ténèbres en lumière... Un film que Nora Twomey réalise avec Tomm Moore, avant de travailler sur l'écriture de *Chant de la mer* (2014), autre conte celtique, cette fois sur le travail de deuil. « Comme *Parvana*, ces films traitent de la peur et des façons de l'affronter », analyse la cinéaste qui a dû en combattre plus d'une lors de la réalisation de son long métrage.

« *Le chant de la mer* », une ballade irlandaise

« On m'a diagnostiqué un cancer fin 2016 », lâche-t-elle au détour de la conversation... Cette épreuve l'a en quelque sorte nourrie pour le film. « Je ne savais pas trop quel ton adopter pour tourner la scène durant laquelle Parvana se coupe les cheveux afin de ressembler à un garçon. Quand mon mari a dû me raser les cheveux, nous en avons ri avec mes deux garçons. Je ne sais pas trop comment c'est arrivé, mais ce fut très émouvant de voir que l'on pouvait en rire. Certaines choses sont parfois vécues de façon moins tragique que ce que l'on pensait... »

Cette force d'âme, Nora Twomey la met en œuvre au quotidien. Elle est l'une des très rares femmes dans la longue histoire du cinéma à avoir réalisé seule un film d'animation ! « J'espère que dans dix ans, ce sera un détail superflu, soupire-t-elle. Les femmes ont appris à contourner les obstacles, mais il faut qu'elles se soutiennent. La libération de la parole actuelle va dans le bon sens, mais tout reste à faire. »

Stéphane Dreyfus

« Parvana... » : faire entendre aux enfants les voix de la guerre

Le film d'animation de Nora Twomey mêle les péripéties d'une fillette pour nourrir sa famille et l'histoire récente de l'Afghanistan.

LE MONDE | 27.06.2018 à 07h26 • Par Thomas Sotinel

L'AVIS DU « MONDE » – À VOIR

Coréalisatrice avec Tomm Moore de *Brendan et le secret de Kells* (2009), dessin animé inspiré d'une légende celtique, Nora Twomey se tourne aujourd'hui vers une réalité contemporaine douloureuse et complexe. Récit de quelques mois d'enfance vécus à Kaboul, en 2001, dans la période qui a précédé la chute du régime taliban en Afghanistan,

Parvana... tente de rendre compte à des enfants d'une situation violente et cruelle.

Le talent de la cinéaste – qui sait puiser dans le patrimoine graphique et plastique de l'univers de ses personnages – et la rigueur du scénario, inspiré d'un roman de la Canadienne Deborah Ellis, œuvrent à la réussite du projet. Ce qui ne suffit pas à la garantir tout à fait : les nécessités du cinéma pour enfants – fussent-ils grands – conduisent à des simplifications, historiques et dramatiques, au recours à des procédés qui font parfois ressortir l'artifice qui est au cœur de *Parvana*...

L'héroïne **éponyme** est une petite fille de 11 ans, qui survit dans la capitale afghane en accompagnant son père sur les marchés pendant que sa sœur aînée et sa mère restent cloîtrées à la maison, frappées par l'interdiction de paraître en public édictée à l'encontre des femmes par les talibans. Quand son père est arrêté et emprisonné, Parvana se travestit en garçon pour nourrir sa famille.

Le récit d'une légende ancestrale

Le scénario entrelace les épisodes de cette quête de travail et d'argent, ainsi que d'informations au sujet du père détenu, et le récit que fait Parvana à son petit frère d'une légende ancestrale. Le premier fil narratif est traité sobrement, dans un style qui avoisine (sans y succomber) le réalisme dans une animation fluide, de grande qualité (l'usage des images numériques reste accessoire), le second s'inspire des miniatures persanes et indiennes, mêlant ombres et papiers découpés.

Le scénario et la matière dramatique du film ne sont pas tout à fait à la hauteur de ce contraste formel évocateur. Nora Twomey se débat entre sa volonté de tenir en haleine son jeune public et la nécessité de rendre compte de faits historiques, comme la débâcle sanglante des talibans après les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis. Les péripéties de la recherche de travail, d'argent, d'informations sur le père emprisonné prennent parfois le tour d'une quête picaresque qui fait surgir des personnages ambigus (entrepreneur avide, marchand compatissant...), incarnations de la réaction du genre masculin aux privilèges supplémentaires conférés par les nouveaux maîtres. Ces rebondissements prennent aussi le tour du récit enfantin avec leurs simplifications extrêmes qui jurent avec la complexité de l'histoire de l'Afghanistan. Par nature, les séquences consacrées au conte échappent à cette difficulté.

Enfin, les voix ont été enregistrées en anglais par des comédiens qui indiquent l'origine des personnages par leur accent (une remarque qui ne s'applique pas à la version française). Ce procédé n'est pas réservé aux films pour enfants (il était récemment risible dans *Red Sparrow*, de

l'Américain Francis Lawrence, sorti en avril). Là comme ailleurs, il apparaît de plus en plus désuet, masquant les voix, précisément, que voudrait faire entendre Parvana...

Qui a écrit le livre Parvana, une enfance en Afghanistan ?

C'est Déborah Ellis

Qui a réalisé le film d'animation ?

C'est Norah Towmey

Qu'a rajouté Norah Towmey au livre de Deborah Ellis ?

Elle a rajouté l'histoire du roi-éléphant et le chœur de femmes afghanes qui chantent un poète persan.

Pour quelles raisons cette personne a-t-elle choisi de réaliser de film ?

Elle l'a réalisé dans un but éducatif ; *Famille, enseignants, proches doivent encourager le débat avec eux sur ces sujets auxquels ils finiront forcément par être confrontés*

Je ressentais le besoin de me protéger de l'actualité, très anxiogène

Ces films traitent de la peur et des façons de l'affronter

A quelles difficultés techniques a-t-elle été confrontée ?

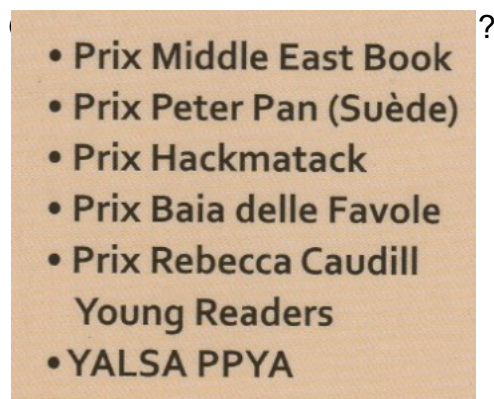
C'est un format en écran large qui a été choisi ;

Les storyboarders étaient d'ailleurs très perturbés par ce format. D'autant que de nombreuses séquences se déroulent en intérieur, dans une pièce, et quand les personnages sont debout, c'est encore plus compliqué à cadrer. Mais ce format est nécessaire pour oxygéner le récit.

Pourquoi avoir choisi une fin « ouverte » ?

Les événements actuels ne permettent pas une fin optimiste ou pessimiste.

C'est pourquoi la fin repose sur le visage de Parvana. On y voit ce qu'on veut. Tout ce qu'on veut.



Quels reproches peut-on tout de même lui faire ?

Récit enfantin avec leurs simplifications extrêmes qui jurent avec la complexité de l'histoire de l'Afghanistan.

Les voix ont été enregistrées en anglais par des comédiens qui indiquent l'origine des personnages par leur accent

Post scriptum de Parvana, une enfance en Afghanistan

« L'idée du roman Parvana m'est venue directement de la vie que mènent les femmes et les jeunes filles d'Afghanistan d'aujourd'hui. J'ai moi-même passé du temps dans les camps de réfugiés afghans situés au nord-ouest du Pakistan et j'ai rencontré là-bas une femme dont la fillette de dix ans, une fois revenue en Afghanistan, agissait exactement comme Parvana dans le roman, c'est-à-dire qu'elle se faisait passer pour un garçon dans les rues de Kaboul afin de subvenir aux besoins

de sa famille. J'ai vraiment rencontré beaucoup de femmes et de jeunes filles pleines de courage qui essayaient de survivre avec dignité et d'améliorer le quotidien malgré les risques encourus et malgré l'atrocité des conditions de vie.

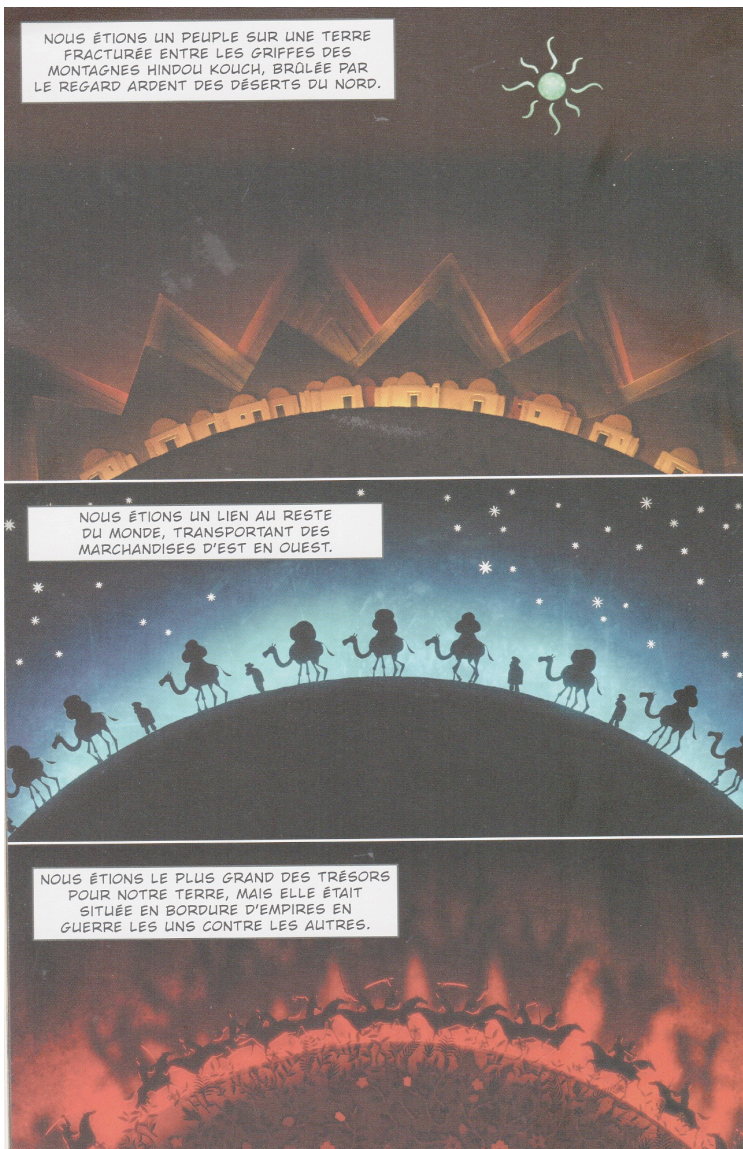
L'espoir que l'on peut avoir pour les enfants d'Afghanistan repose sur deux choses : d'une part sur leur propre courage et d'autre part sur les gens qui vivent hors d'Afghanistan et qui font tout leur possible à la fois pour prendre en charge les millions de réfugiés et pour aider précisément ces femmes qui agissent en secret au cœur de l'Afghanistan dans le but de donner une éducation et de rendre libres les femmes et les jeunes filles. »

Deborah Ellis

Entrée thématique 3-2 séance 2
L'Afghanistan ; état des lieux



UN PEU D'HISTOIRE



Pourquoi, selon vous, la première décision des taliban est-elle de supprimer l'école ?

1979-1989 : l'occupation soviétique

L'Afghanistan devient un enjeu de la guerre froide lorsque l'URSS décide de soutenir le pays pour faire face au Pakistan soutenu par les États-Unis. Le 24 décembre 1979, les Soviétiques envoient l'Armée rouge en Afghanistan où ils instaurent un régime communiste.

La résistance islamique appelle au jihad, la guerre sainte, pour chasser l'envahisseur étranger. Les moudjahidines sont soutenus par les États-Unis, le Pakistan, la Chine et l'Arabie Saoudite. Neuf ans de guérilla sanglante laissent le pays décimé et en ruine, et plus de 6 millions d'Afghans se réfugient à l'étranger. L'armée soviétique qui a subi d'épouvantables pertes entame son retrait en 1988 et un accord de paix est signé entre l'Afghanistan, l'Union soviétique, les États-Unis et le Pakistan. Les Soviétiques retirent toutes les troupes d'Afghanistan, mais la guerre civile continue.

1992-1996

Le gouvernement communiste est alors renversé par les Moudjahidines dont les différentes factions se disputent le pouvoir, animées par leurs divergences ethniques, culturelles et religieuses. Une guerre civile dévastatrice éclate et provoque de nombreux massacres. Le climat d'anarchie et de corruption explique la popularité du mouvement des talibans qui proposent un retour à l'ordre par l'application stricte de la loi religieuse.

1996 : l'arrivée des taliban

Soutenus par le Pakistan, les talibans s'emparent de Kaboul le 27 septembre et instaurent un régime islamiste dirigé par le mollah Omar. Avec eux s'ouvre le temps de la terreur et de l'intolérance au nom d'un islamisme radical.

Le 20 août 1998, en représailles aux attentats commis contre leurs ambassades en Tanzanie et au Kenya, les États-Unis bombardent les camps d'entraînement d'Oussama Ben Laden en Afghanistan, où ce milliardaire saoudien, chef du puissant réseau terroriste Al-Qaida, a trouvé refuge auprès des talibans. Les États-Unis et l'ONU prennent des sanctions contre les talibans.

Dans le livre, p. 13

Les parents de Parvana appartenaient tous les deux à de vieilles et respectables familles afghanes. Ils avaient fait des études et exerçaient des métiers qui leur rapportaient un revenu confortable. Ils avaient été propriétaires d'une grande maison qui donnait sur une cour, avec deux domestiques, un poste de télévision, un réfrigérateur, une voiture. Nooria avait sa chambre à elle. Parvana partageait la sienne avec Maryam, sa petite sœur. C'était une vraie pipelette, mais elle éprouvait une véritable passion pour sa grande sœur. Évidemment, cela aurait été le rêve si de temps en temps Nooria avait pu disparaître de la circulation.

La maison avait été détruite dans un bombardement. Et, depuis lors, la famille avait déménagé plus souvent qu'à son tour. A chaque fois, l'endroit où ils se retrouvaient était plus petit que le précédent. A chaque bombardement, ils perdaient encore un petit peu plus de leurs affaires. A chaque fois, ils s'appauvrirent un petit peu plus. Maintenant, ils vivaient à six dans une seule pièce.

Depuis plus de vingt ans, la guerre faisait rage en Afghanistan: deux fois l'âge de Parvana.

Le récit de Homa, p.166

Les taliban sont à Mazar, oui, répéta Homa. Lis passaient d'une maison à l'autre, ils voulaient chasser les ennemis, comme ils disaient. Ils sont venus chez moi. Ils sont entrés ! Ils ont attrapé mon père et mon frère, ils les ont fait sortir. Ils les ont abattus dans la rue, sous nos fenêtres. Ma mère a voulu les frapper ; ils l'ont tuée, elle aussi. J'ai couru à l'intérieur et je me suis cachée dans un placard. J'y suis restée longtemps, très longtemps. Je pensais qu'ils allaient me tuer à mon tour, mais ils en avaient fini là, ils étaient déjà occupés à tuer d'autres gens dans d'autres maisons.

« Au bout d'un moment, je suis sortie du placard et je suis descendue au rez-de-chaussée. Il y avait des corps partout sur la chaussée. Des soldats patrouillaient dans le quartier avec leur camion. Ils nous ont formellement interdit de déplacer les corps de nos proches ; on n'avait même pas le droit de les couvrir. Ils nous ordonnaient de rester chez nous.

« J'avais tellement peur qu'ils ne reviennent pour me tuer ! Quand la nuit est tombée, j'ai couru dehors. J'allais de maison en maison, je faisais attention à ce que les soldats ne me voient pas. Il y avait des cadavres partout. Des chiens errants avaient commencé à les dévorer : on voyait des morceaux de chair éparpillés sur les trottoirs et sur la chaussée. J'en ai même vu un avec un bras entier dans la gueule !

« Au bout d'un moment, je n'en pouvais plus. Il y avait un camion en stationnement, le moteur allumé. J'ai sauté à l'arrière et je me suis cachée sous des ballots. Je me fichais complètement de là où il allait : ça ne pouvait pas être pire que ce que j'avais vu. »

Pour quelle raison « officielle » les taliban attaquent-ils Mazar ?

L'espoir

P 123

Écoute, dit Parvana, c'est quelque chose que nous ne devons jamais oublier : quand la vie sera un peu moins dure et que nous serons plus grandes, nous ne devons jamais oublier qu'un jour, quand nous avons onze ans, nous avons passé des heures dans un cimetière à déterrer des bouts de squelettes pour les vendre parce qu'il fallait faire vivre nos familles.

Quel avenir Parvana imagine-t-elle ?

p. 178

Elle était presque arrivée chez elle, lorsqu'elle trouva enfin l'idée qu'elle cherchait. Après le dîner, elle retourna au marché et, délicatement, elle cueillit quelques fleurs sauvages qui poussaient dans les ruines des immeubles bombardés. Tous les ans, elle avait vu ces fleurs pousser là, et elle se dit que ce devait être le genre de fleurs qui repousse toujours. Elle n'avait qu'à en planter quelques-unes à l'endroit où elle installait habituellement sa couverture ; comme cela, la Dame de la Fenêtre

LEXIQUE

Les **Talibans** sont un mouvement fondamentaliste islamiste se faisant appeler Émirat islamique d'Afghanistan et qui s'est répandu au Pakistan et surtout en Afghanistan depuis octobre 1994.

Le **moudjahidine** est dans l'islam un combattant de la foi qui s'engage dans le Djihad, la combattante étant une moudjahida.

Le **Basha Posh** (« habillée comme un garçon » dans la langue dari) est une pratique culturelle dans certaines parties de l'Afghanistan et du Pakistan où des familles qui n'ont pas eu de fils font le choix d'élever leur fille comme un garçon. Ces filles passent, aux yeux de tous, pour un garçon.

La **burqa** (ou le **tchadri**) est un long voile de tissu (coton ou polyester) couvrant le corps des femmes de la tête aux pieds, terminé par un « grillage » serré au niveau des yeux, et sous lequel sont portés une robe et/ou un pantalon.

Le **mahram** est l'époux d'une femme, ou tout autre homme de la famille interdit de se marier avec elle, et qui escorte celle-ci dans tous ses déplacements publics.

Le **pachto**, ou pachtou(ne), et le **dari** sont les deux langues officielles d'Afghanistan, parmi les quarante répertoriées dans le pays. Le dari est une variante du persan, pratiquée par plus de 25% de la population (estimée à quelque 34 millions en 2017).

Langue indo-iranienne comme le dari, le pachto est parlé dans le centre-est et le sud-est de l'Afghanistan (et au Pakistan) par près de 40% des Afghans.

L'**Hindou Kouch** (du persan, « montagnes des Hindous ») forme une chaîne de hautes montagnes qui s'étire sur près de 1 000 kilomètres du centre de

l'Afghanistan au nord du Pakistan. Empruntée par l'antique route de la soie, son sommet (le Tirich Mir) culmine à 7 690 mètres.

L'**Airyana Weejah** est, selon l'Avesta (le texte sacré des Zoroastriens), la terre légendaire des Aryens, peuple indo-iranien. La région s'étendrait entre le Caucase et l'Asie du sud. Zoroastre y vécut (selon l'Avesta), et Cyrus le Grand y établit l'Empire perse. D'après les uns, l'Airyana Weejah correspondrait à l'actuel Iran (terre des Aryens) ; pour les autres, il s'agirait du Cachemire, ou du Khwarezm, une région aujourd'hui partagée entre les différentes républiques d'Asie centrale.

Le **nan** est un pain plat que l'on trouve dans tous les pays orientaux, de forme large, oblongue ou ronde. Il constitue l'élément de base de l'alimentation en Afghanistan.

Mazar-e charif est la quatrième ville d'Afghanistan, située au nord-ouest de Kaboul et peuplée de quelque 700 000 habitants.

Le **Salwar kameez** (aussi écrit **shalwar kameez**, **salwar kameej** ou **shalwar gameez**) est un costume coloré utilisé autant par les femmes que les hommes en Asie du Sud et centrale. Il est traditionnellement porté en Afghanistan et au Pakistan.

Les **Parthes** (de -247 à 224 de notre ère) était un peuple semi-nomade d'origine iranienne, regroupé au sud-ouest de la mer Caspienne. Leur organisation sociale reposait sur la prééminence d'une aristocratie guerrière. Une dynastie indépendante de l'Empire séleucide fut fondée au milieu du III^e siècle avant notre ère. Grâce à Mithridate I^{er}, l'**Empire Parthe** s'étendit en Iran et en Babylonie ; il atteignit son apogée sous Orode II (-54 à -38), puis s'affaiblit progressivement dans des guerres contre les Romains.

Vaste région de l'est de l'Iran, le **Khorassan** (du persan, « pays du soleil levant ») déployait ses limites au-delà des seules frontières iraniennes. Considéré comme l'Afghanistan médiéval, le Khorassan englobait l'actuel Afghanistan, le sud du Turkménistan, l'Ouzbékistan et le Tadjikistan.

La **route de la soie**, selon l'expression inventée à la fin du XIX^e siècle par un savant allemand (Ferdinand von Richthofen), désigne les différentes voies par lesquelles transitaient les convois de marchandises entre la Chine centrale et l'Orient méditerranéen. Partant de la ville chinoise de Chang'an (actuelle Xi'an), puis passant par le corridor de Gansu, les marchandises étaient acheminées par l'une des deux routes contournant le désert du Taklamakan, et/ou par celles qui le traversaient. Puis, elles franchissaient le Pamir pour cheminer en Iran et aboutir en Irak et en Syrie médiévale (Antioche).

L'échange des biens était indirect, car personne (avant le Moyen Âge) n'emprunta la route de bout en bout. La marchandise principale était la soie (mais non l'unique), échangée contre des produits et animaux (en particulier des chevaux) appréciés des Chinois. La route fut suivie durant des siècles, de -139 (date officielle de son ouverture) jusqu'au XV^e siècle. (source : Encyclopédie Universalis)

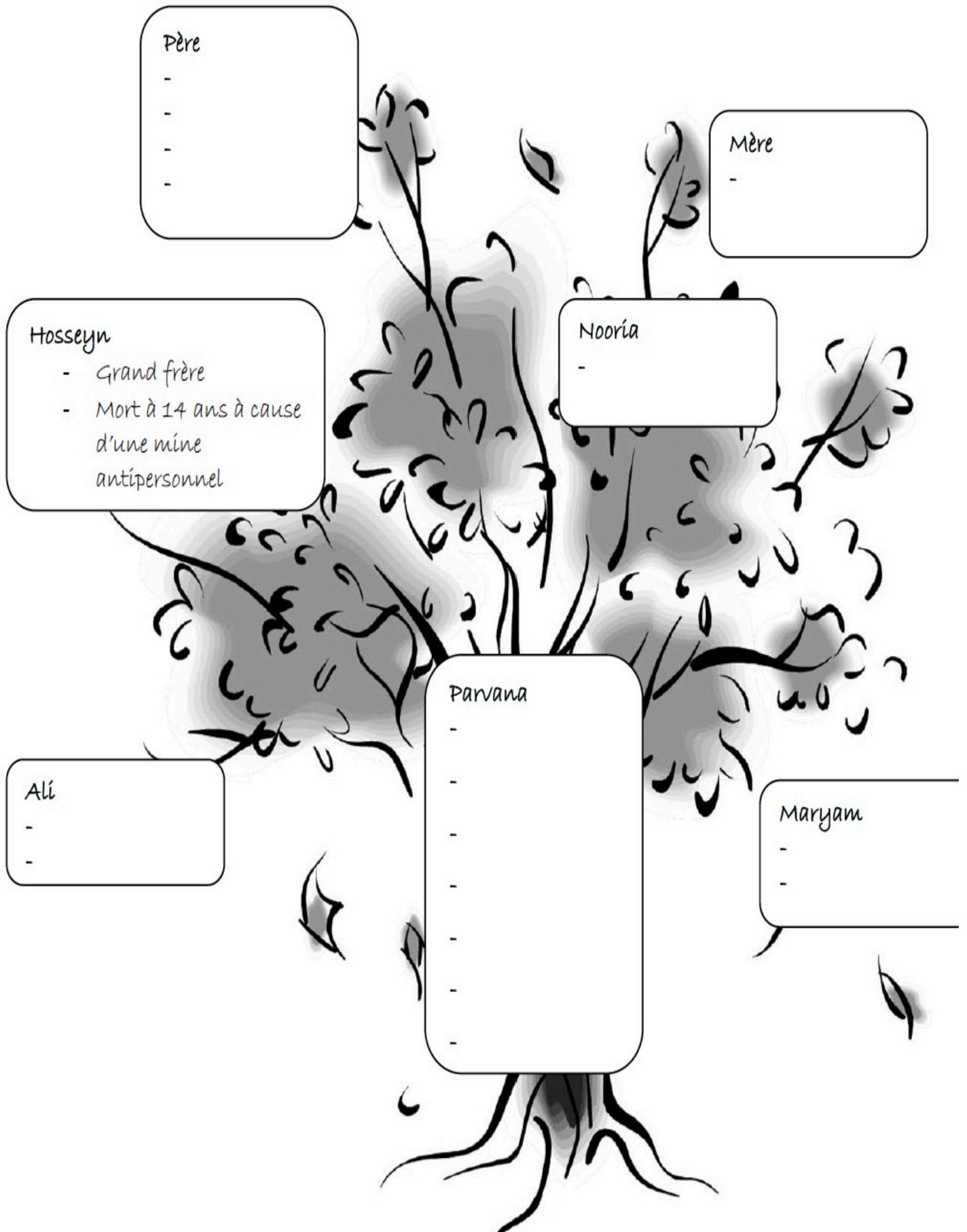
Pachtounes issus de la tribu des Doranni, les **taliban(s)** (pluriel de taleb, « étudiant en théologie ») composent le parti religieux ET militaire au pouvoir en Afghanistan en 2001, année durant laquelle se déroule l'intrigue de **PARVANA, UNE ENFANCE EN AFGHANISTAN**.

Ce mouvement prône un islam sunnite ultra-orthodoxe qui impose aux femmes de très nombreuses interdictions dont voici une courte liste :

- Interdiction absolue de travailler à l'extérieur, y compris pour les enseignantes et les ingénieures. Seules quelques infirmières et docteures sont habilitées à travailler dans certains hôpitaux de Kaboul ;
- Interdiction de sortir dans la rue sans être chaperonnées par un *mahram* ;
- Interdiction de parler ou de serrer la main d'un autre homme que le *mahram* ;
- Interdiction de traiter avec les commerçants (hommes) ;
- Interdiction de recevoir les soins d'un homme médecin ;
- Obligation de porter la *burqa/tchadri* couvrant le corps de la tête aux pieds ;
- Interdiction de se promener les chevilles dénudées sous peine d'être fouettées publiquement ;
- Interdiction de porter des vêtements de couleurs vives ;
- Interdiction de porter des chaussures à talons afin d'éviter de faire du bruit en marchant ;
- Interdiction de se maquiller ;
- Interdiction de rire de manière audible ;
- Interdiction de se rendre à la télévision, à la radio ou à un événement public quelconque ;
- Interdiction de se rassembler lors de fêtes populaires ou d'événements récréatifs ;
- Interdiction de pratiquer une activité sportive ;
- Interdiction de laver du linge près d'une rivière ou en public ;
- Interdiction d'apparaître au balcon d'une maison ou d'un appartement ;
- Obligation d'opacifier les vitres des fenêtres de son domicile pour éviter qu'une femme n'y soit aperçue ;
- Interdiction de se baigner en public ;
- Obligation de changer tous les toponymes comportant le mot femme (ex : le « jardin des femmes » rebaptisé en « jardin printanier »).



Remplissez l'arbre suivant en donnant les caractéristiques des membres de la famille de Parvana.



Quelle est la différence entre le graphisme de l'histoire de Parvana et l'apparition du conte dans le film d'animation ?

Des images aux lignes géométriques, qui illustrent la narration, apparaissent soudain à l'écran. La réalité du présent fait place à l'histoire légendaire du passé et le tableau épique se mêle à l'onirisme de l'animation. La langue devient poétique, le récit fabuleux. Les personnages ressemblent à des marionnettes.



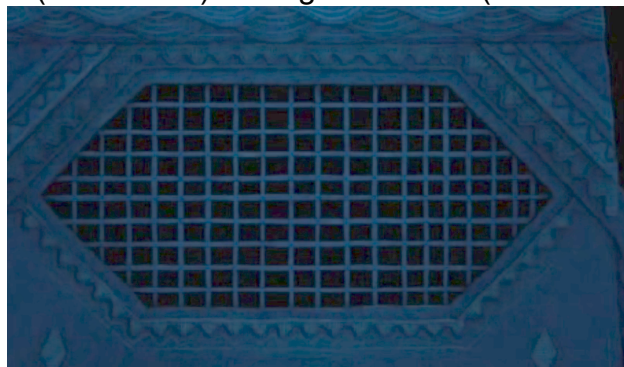
Quelles couleurs sont utilisées pour dépeindre les ennemis de l'Afghanistan ?

Les grandes figures historiques (Cyrus le Grand, Alexandre le Grand, Gengis Khan) sont dépeintes avec des couleurs rouges, chevauchant des monstres qui ressemblent au Roi-Éléphant final.



Quelle figure de style illustre les mots du père lorsqu'il raconte l'histoire de l'Afghanistan ?

Les mots du père s'illustrent de métaphores visuelles, changement esthétique des dessins accompagne la transition du récit à l'époque contemporaine où il est question de coup d'état (1973), d'invasion soviétique (1978-1982) et de guerre civile (1992-1996).



A quel moment se termine cette parenthèse enchantée ?

La parenthèse enchantée, mélange d'histoire et de légende, se referme brutalement avec l'irruption d'Idriss, flanqué d'un gros comparse (Razaq). L'entrée du jeune taliban zélé dans le cadre du récit et de l'image est annoncée par la présence d'un chien, venu flairer la chemise rouge (shalwar kamiz) dont Parvana doit se séparer pour en tirer quelque argent. Cette vente,

plus tard conclue avec un vieux taliban (pour sa jeune épouse !), préfigure la perte d'identité et le stratagème du travestissement de la fillette en garçonnet.

C'est ici le premier affrontement avec un membre des talibans, tous farouchement hostiles à la présence féminine (fût-elle prépubère) dans l'espace public. La rage et la haine du jeune homme font d'emblée peser une menace sur le sort du père et de sa fille.

Pourquoi le personnage historique de Malali disparaît-il au profit du conte de Soliman ?

Le frère de Parvana est ainsi mis en valeur ; c'est lui qui va vaincre le Roi éléphant en admettant sa propre mort (ce qui permet aussi à Parvana de l'admettre aussi)

Ce récit initiatique du prince Soliman est donc aussi le récit initiatique de Parvana, qui lui permet de passer à l'état d'adulte en étant confrontée à la mort directe d'un membre de sa famille.

Parvana est une petite fille opiniâtre qui, sans jamais céder au désespoir, arrive à puiser en elle – en Malali, une héroïne populaire nationale du XIXe siècle en qui elle s'identifie parfois – des trésors d'énergie et de courage triomphants. Malali, alias Malalai de Maiwand, devient ici l'équivalent imaginaire de Soliman.



En combien d'épisodes ce conte est-il raconté ?

Le conte de Soliman est narré à sept reprises en parallèle de l'histoire de Parvana. Les deux quêtes, face à l'adversité et pour la restauration d'un ordre ancien, sont parallèles.

Dans la scène finale (et à diverses reprises du film quand le danger est plus fort), Parvana puise dans les ressources du conte oral la force morale nécessaire à vaincre ses peurs et ses faiblesses.

Comme son père, la fillette est une formidable conteuse. Le courage, la bonté, la générosité et la sensibilité, toutes les qualités d'un caractère exemplaire, accompagnent et récompensent le héros dans sa tâche.

LA NARRATION TRADITIONNELLE EN AFGHANISTAN

La narration est un moyen universel de partager le savoir d'une génération à l'autre. Les histoires englobent l'essence d'un peuple et de sa culture. En Afghanistan, le conte est une forme très populaire de narration. Ils permettent aux Afghans de partager des informations précieuses sur leurs valeurs, leurs croyances, leur histoire, leurs pratiques et coutumes.

Le conte (ou la fable) est un court récit allégorique à visée morale.

Il emprunte (ou non) aux mythes, est ancré dans le folklore et les traditions, et met en scène des personnages merveilleux, doués de caractéristiques et/ou de pouvoirs qui les distinguent des humains. Longtemps transmis oralement, le conte présente des similitudes quels que soient les époques, cultures et pays d'origine.

Le lieu et le temps de l'action sont souvent indéterminés par souci d'universalité. La narration obéit à un schéma précis. La situation initiale dont l'équilibre est rompu par un élément perturbateur pousse le jeune héros dans une quête, voyage ou combat, afin d'en rétablir la stabilité (situation finale). Les péripéties et retournements de situation éprouvent son caractère et en assurent la

maturité. Le schéma actantiel se répartit alors en deux catégories distinctes de personnages, qui aident (adjuvants) ou qui combattent (opposants) le héros.

Divertir et éduquer sont les principaux enjeux du conte. Son intrigue, donnée à lire, voir ou entendre, doit offrir une utile leçon morale (explicite ou non) au jeune public.

A quoi sert le conte de Soliman dans le film ?

Le conte de Soliman représente bien plus ici qu'un simple intermède aux aventures de Parvana. Récit dans le récit selon le procédé de la **mise en abyme**, il est une sorte de miroir de la quête de l'héroïne, qui en est la principale dépositaire, contributrice et bénéficiaire.

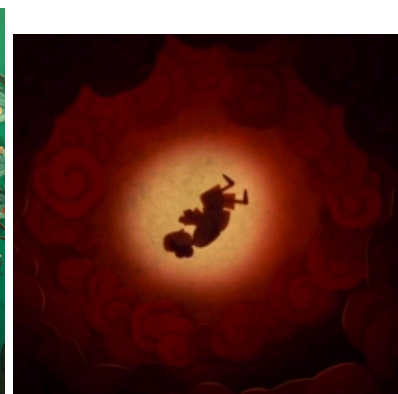
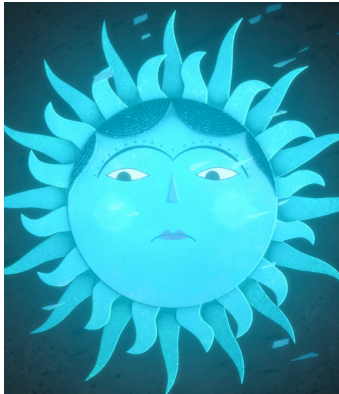
L'histoire de Soliman nourrit celle de Parvana. Doté du prénom de son frère défunt, le héros apparaît comme une sorte de double fraternel, imaginaire et idéalisé, de Parvana ; sa mission de sauvetage symbolise le parcours de la fillette.

Entamé par Parvana pour adoucir la peine de son petit frère Zaki, le conte est ensuite pris en charge par la mère de Parvana (quatrième épisode), puis par la double voix de Parvana et Shazia dans la grotte où les deux fillettes trouvent refuge pour échapper à Idriss. Il est convoqué avec force aux moments critiques de la route de Parvana, et constitue une aide précieuse dans sa longue quête.

Le conte, par sa capacité à être partagé, renouvelé, réinventé par la seule puissance ludique de l'imagination, constitue un message d'espoir ; les gentils y triomphent toujours des méchants...

Quelle forme géométrique sert de raccord entre le conte de Soliman et l'aventure de Parvana ?

Le cercle est omniprésent .



Que représente-t-elle ?

Il représente la quête initiatique, le cycle ; à un moment ou à un autre, l'Afghanistan redeviendra le beau pays qu'il était. Parvana, parvenue au terme d'un voyage circulaire qui la ramène auprès de son père, est, elle aussi, devenue à la fin l'héritière d'un savoir, d'une sagesse et d'une croyance en la capacité des mots à éclairer et à libérer du carcan de l'obscurantisme. Sa parole et sa mémoire ne sont dès lors plus hésitantes (comme au début) ; les deux voix du père et de la fille se mêlent et s'élèvent dans une ultime transmission de l'un à l'autre.

STORYBOARD ET MODELISATION

Tous les dialogues du film sont enregistrés en studio par des acteurs (l'actrice canadienne Saara Chaudry, 13 ans, pour le personnage de Parvana par exemple. En version française, c'est Golshifteh Farahani qui a prêté sa voix au personnage de Parvana, lors d'un enregistrement sur film fini). Vient ensuite le travail d'animation proprement dit. Chaque scène du scénario est alors « storyboardée », c'est-à-dire découpée et dessinée grossièrement plan par plan. Un peu à la manière d'une bande dessinée où il s'agit de capter les émotions des personnages et l'ambiance générale des scènes plus que de soigner la qualité plastique du dessin.

Une fois le storyboard terminé, débute la phase de modélisation des personnages. Chacun d'eux, et pour chaque scène du film, est modélisé dans trois poses ou situations différentes. Leur dessin (encore esquissé) est alors affiné. Structure, matière et détails apparaissent avec davantage d'acuité.

Le rendu graphique, plus consistant, s'approche du résultat final. Et les esquisses, animées à raison d'une douzaine de dessins par seconde, commencent alors à donner vie aux personnages.

NETTOYAGE ET ARRIERE-PLAN

L'esquisse des dessins achevée, ceux-ci sont « nettoyés » à l'aide d'un stylo noir. Cette action permet d'assouplir les mouvements des personnages et d'en soigner le réalisme, le « naturel ». Le dessin, épuré de toutes ses « scories », est alors prêt à recevoir la couleur.

Avant cela, les ombres doivent encore être appliquées ; celles-ci donnent son relief au dessin, allongent les lignes et creusent la profondeur de champ. Cette étape est conçue par un technicien, également spécialisé dans le traitement des effets dynamiques tels que le feu, l'eau, le vent, la poussière, etc. Son travail permet d'inscrire les personnages dans l'environnement et les arrière-plans du cadre.

Les fonds et arrière-plans, en un mot les décors d'ensemble, sont élaborés par un dessinateur de fond (background artist). Celui-ci s'appuie sur le storyboard pour définir une palette chromatique spécifique, et insuffler un ton, une couleur, un climat propre à la scène.

MISE EN SCÈNE ET COULEUR

Un maquettiste (layout artist) est chargé de définir la position et les mouvements de la caméra, ainsi que l'emplacement et la circulation des personnages dans le cadre de l'image. Son rôle capital est comparable à celui du directeur de la photographie sur le tournage d'un film de cinéma réel.

Enfin, arrive l'ultime étape – déterminante – de la couleur. Sa double valeur esthétique et dramatique est constitutive de la tonalité générale de l'œuvre. La couleur imprime sa tension à chaque scène, et elle est significative de l'action et de l'émotion des personnages. Autant que la dramaturgie elle-même, elle participe de la réception du film par le public.

Jadis étalée à la main et avec de la peinture, la couleur est aujourd'hui appliquée à l'aide des palettes graphiques des ordinateurs. Certes plus rapide, cette phase de travail demeure très longue, surtout pour un long-métrage comme PARVANA, UNE ENFANCE EN AFGHANISTAN qui totalise quelque 70 000 dessins !

Que dénoncent le roman et le film ?

Bien qu'adressés au jeune public, le roman et le film sont des œuvres fortes et engagées, qui dénoncent le régime fondamentaliste des talibans et le sort rétrograde qu'il réserve à la population féminine (filles et femmes confondues).

Quels types de personnages féminins y apparaissent ?

Toutes deux font l'éloge du courage, de l'amitié, de la persévérance et de l'immense générosité de son héroïne, une préadolescente de 11 ans, déguisée en garçon et déterminée à faire vivre sa famille au risque de sa propre vie.

Quelles valeurs sont mises en exergue ?

Toutes deux exaltent les valeurs de la culture et de l'éducation contre l'intolérance, la bêtise et la « barbarie à barbe » (davantage encore dans le livre que dans le film où le lecteur, confronté à de nombreux faits de violence, assiste notamment au spectacle macabre de la main des voleurs tranchée en public).

Les deux œuvres se situent-elles à la même époque ?

Conduits tous deux selon le point de vue enfantin de Parvana, les récits littéraire et cinématographique se situent à deux époques sensiblement différentes, qui en déterminent le projet dramaturgique.

Le roman ancre son action à la fin des années 1990 tandis que le film place la sienne à la veille de l'intervention américaine et de la chute des talibans en 2001. L'urgence, l'intensité sinon l'enjeu du drame ne sont, par conséquent, pas les mêmes.

Quelle est, selon vous, la différence fondamentale entre le roman et le film ?

Après l'incarcération du père et le travestissement de Parvana en garçon (Kaseem), le roman s'applique à décrire l'existence des femmes captives de l'enfer kaboulien.

Il montre surtout comment Parvana, soutenue dans son action par Shauzia (Shafiq), parvient à trouver quelques moyens d'existence grâce à la vente ambulante de divers produits. Pas de quête du père ici (il est libéré et revient seul à la fin), ni de récit allégorique (le conte merveilleux de Soliman) en parallèle de l'histoire de Parvana. Les personnages antagonistes tels que les deux talibans, Idriss et Razaq n'apparaissent pas non plus.

Quelle œuvre préférez-vous ?

Laquelle met, selon vous, le rôle de l'héroïne féminine en valeur ?

Victor HUGO, Le manteau impérial
(Châtiments, 1853)

Oh ! vous dont le travail est joie,
Vous qui n'avez pas d'autre proie
Que les parfums, souffles du ciel,
Vous qui fuyez quand vient décembre,
Vous qui dérobez aux fleurs l'ambre
Pour donner aux hommes le miel,
Chastes buveuses de rosée,
Qui, pareilles à l'épousée,
Visitez le lys du coteau,
Ô sœurs des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles,
Envolez-vous de ce manteau !
Ruez-vous sur l'homme, guerrières !
Ô généreuses ouvrières,
Vous le devoir, vous la vertu,
Ailes d'or et flèches de flamme,
Tourbillonnez sur cet infâme !
Dites-lui : « Pour qui nous prends-tu ?

« Maudit ! nous sommes les abeilles !
« Des chalets ombragés de treilles
« Notre ruche orne le fronton;
« Nous volons, dans l'azur écloses,
« Sur la bouche ouverte des roses
« Et sur les lèvres de Platon.
« Ce qui sort de la fange y rentre.
« Va trouver Tibère en son antre,
« Et Charles neuf sur son balcon.
« Va ! sur ta pourpre il faut qu'on mette,
« Non les abeilles de l'Hymette,
« Mais l'essaim noir de Montfaucon! »
Et percez-le toutes ensemble,
Faites honte au peuple qui tremble,
Aveuglez l'immonde trompeur,
Acharnez-vous sur lui, farouches,
Et qu'il soit chassé par les mouches
Puisque les hommes en ont peur !

Émile Zola : Déclaration au jury

Traîné devant la justice pour avoir pris la défense d'Alfred Dreyfus en mettant en cause l'armée française (J'accuse a paru dans L'Aurore le 13 janvier 1898), Émile Zola prononce cette déclaration au terme de son procès, le 21 février.

Vous n'en êtes pas à dire comme beaucoup : « Que nous importe qu'un innocent soit à l'île du Diable! est-ce que l'intérêt d'un seul vaut la peine de troubler ainsi un grand pays ? » Mais vous vous dites tout de même que notre agitation, à nous les affamés de vérité et de justice, est payée trop chèrement par tout le mal qu'on nous accuse de faire. Et, si vous me condamnez, messieurs, il n'y aura que cela au fond de votre verdict : le désir de calmer les vôtres, le besoin que les affaires reprennent, la croyance qu'en me frappant, vous arrêterez une campagne de revendication nuisible aux intérêts de la France.

Eh bien ! messieurs, vous vous tromperiez absolument. Veuillez me faire l'honneur de croire que je ne défends pas ici ma liberté. En me frappant, vous ne feriez que me grandir. Qui souffre pour la vérité et la justice devient auguste et sacré. Regardez-moi, messieurs : ai-je mine de vendu, de menteur et de traître ? Pourquoi donc agirais-je ? Je n'ai derrière moi ni ambition politique, ni passion de sectaire. Je suis un libre écrivain, qui a donné sa vie au travail, qui rentrera demain dans le rang et reprendra sa besogne interrompue. Et qu'ils sont donc bêtes ceux qui m'appellent l'italien, moi né d'une mère française, élevé par des grands-parents beaucerons, des paysans de cette forte terre, moi qui ai perdu mon père à sept ans, qui ne suis allé en Italie qu'à cinquante-quatre ans, et pour documenter un livre. Ce qui ne m'empêche pas d'être très fier que mon père soit de Venise, la cité resplendissante dont la gloire ancienne chante dans toutes les mémoires. Et, si même je n'étais pas Français, est-ce que les quarante volumes de langue française que j'ai jetés par millions d'exemplaires dans le monde entier, ne suffiraient pas à faire de moi un Français, utile à la gloire de la France !

	PLAIDOYER	RÉQUISITOIRE
Qui parle ?	Nous, je (forte implication de l'émetteur)	Nous, je (implication de l'émetteur)
A qui ?	Implication de l'auditoire à convaincre	Forte implication de l'auditoire à convaincre
De qui, de quoi ?	D'un sujet considéré comme victime	D'un sujet considéré comme coupable
Vocabulaire	Mélioratif	Péjoratif
Registre	<u>Pathétique</u>	<u>Polémique</u>
Procédés oratoires	Effets pathétiques et déploratifs, longues phrases rythmées	Interrogations oratoires, injonctions, exclamations exprimant la colère, l'indignation ; longues phrases rythmées
Stratégie	Appel à la pitié	Ironie, appel à la raison

Qui a écrit un plaidoyer, et qui a écrit un réquisitoire dans les textes précédents ?
 Emile Zola a écrit un plaidoyer (c'est un innocent considéré comme un coupable) et Victor Hugo un plaidoyer (il veut accuser Napoléon III, dont le symbole est l'abeille)



Cherchez une situation injuste vécue par des femmes aujourd'hui (refus d'un emploi, conditions de vie déplorables, violences domestiques...)

A qui pouvez-vous écrire pour tenter de faire quelque chose pour ces femmes ?
 ONU, UNICEF, président, chef d'établissement...

ÉTAPE 1 • Commence ton texte en interpellant ton destinataire. Puis expose l'injustice de la situation subie par la victime que tu as choisie.

ÉTAPE 2 • Dans les paragraphes suivants, expose tes arguments et illustre-les à l'aide d'exemples. Soigne la progression de ton texte, emploie des connecteurs logiques.

ÉTAPE 3 • Utilise des outils pour renforcer et nuancer tes idées.
 Songe que tu dois faire réfléchir ton destinataire tout en essayant de le toucher.

ÉTAPE 4 • Conclue ton texte en récapitulant les idées fortes de ton argumentation.
 Porte une attention particulière à la dernière phrase dont la visée est de marquer l'esprit de celui auquel tu t'adresses.

Défendre les droits des femmes et des hommes

Des écrivains engagés au service des valeurs

- Au XVIII^e siècle, le statut inférieur des femmes est condamné par les écrivains et philosophes des Lumières. **Montesquieu** conteste la domination masculine. **Diderot** dénonce une justice conçue avant tout pour les hommes. **Olympe de Gouges** revendique l'égalité des droits pour les hommes et les femmes.
- Au XIX^e siècle, **George Sand** milite pour l'émancipation des femmes, et **Victor Hugo** s'insurge contre la misère sociale.
- **Les œuvres plus récentes** dénoncent aussi les inégalités et discriminations sexistes, raciales et sociales.

Quelles formes et types de textes ?

- **l'argumentation directe** et explicite dans les textes d'idées, discours, plaidoyers ;
- **l'argumentation indirecte** et implicite dans les contes, fables, romans.

Quels objectifs ?

- **exprimer** une opinion ;
- **défendre** une cause ;
- **critiquer** ou **dénoncer** un abus, une injustice ;
- **confronter** des points de vue (dans un dialogue ou un débat).

L'argumentation

Quels procédés pour nuancer ou renforcer le propos ?

- **Syntaxe :**
 - types de phrases : exclamative, interrogative, injonctive ;
 - utilisation des pronoms des 1^{re} et 2^e personnes (je, moi, nous, tu, vous).
- **Connecteurs logiques**
- **Figures de style :** comparaisons, répétitions, énumérations, antithèses, hyperboles, questions rhétoriques...

Quelles tactiques ?

- **convaincre :** solliciter la raison et la réflexion en utilisant des arguments (logiques, de valeur, d'expérience, d'autorité) ;
- **persuader :** faire appel aux sentiments et aux émotions pour impliquer et toucher le public.





Cette chanson de Renaud et d'Axel Red : « Manhattan Kaboul », est une chanson écrite par Renaud Séchan en 2002, peu de temps après l'attentat des tours jumelles à New York le 11 septembre 2001. Sa période de création correspond aussi à la guerre d'Afghanistan entre septembre et novembre 2001. Cette guerre a été déclenchée par Georges Bush (avec mandat de l'ONU) pour lutter contre le terrorisme.

Cette chanson a été très écoutée, elle a été élue « chanson originale de l'année » aux victoires de la musique en 2003 et « chanson francophone de l'année » aux NRJ music awards 2003.

Petit Portoricain, bien intégré quasiment New-yorkais

Dans mon building tout de verre et d'acier,

Je prends mon job, un rail de coke, un café,

Petite fille Afghane, de l'autre côté de la terre,

Jamais entendu parler de Manhattan,

Mon quotidien c'est la misère et la guerre

Deux étrangers au bout du monde, si différents

Deux inconnus, deux anonymes, mais pourtant,

Pulvérisés, sur l'autel, de la violence éternelle

Un 747, s'est explosé dans mes fenêtres,

Mon ciel si bleu est devenu orage,

Lorsque les bombes ont rasé mon village

Deux étrangers au bout du monde, si différents

Deux inconnus, deux anonymes, mais pourtant,

Pulvérisés, sur l'autel, de la violence éternelle

So long, adieu mon rêve américain,

Moi, plus jamais esclave des chiens

Vite imposé l'islam des tyrans

Ceux là ont-ils jamais lu le coran ?

Suis redev'nu poussière,

Je s'rai pas maître de l'univers,

Ce pays que j'aimais tellement serait-il

Enfin colosse aux pieds d'argile ?

Les dieux, les religions,

Les guerres de civilisation,

Les armes, les drapeaux, les patries, les nations,

Font toujours de nous de la chair à canon

Deux étrangers au bout du monde, si différents

Deux inconnus, deux anonymes, mais pourtant,

Pulvérisés, sur l'autel, de la violence éternelle

Deux étrangers au bout du monde, si différents

Deux inconnus, deux anonymes, mais pourtant,

Pulvérisés, sur l'autel, de la violence éternelle

Un rail de coke : une ligne de cocaïne

Pulvérisés : réduits en poudre

S'est explosé : utilisation pronominale du verbe « exploser » pour mettre en évidence l'aspect volontaire

Colosse : géant

Quels sont les sujets principaux de la chanson ?

Les sujets principaux sont donc les actes terroristes d'Al-Qaïda (notamment de Ben Laden, principal responsable de l'acte terroriste à New York), et la guerre, mettant en danger la vie de millions d'Afghans.

Soulignez en bleu les idées liées à New York et aux États-Unis et en vert celles liées à Kaboul et à l'Afghanistan.

Pourquoi peut-on dire qu'il s'agit d'une chanson engagée ?

Cette chanson est une chanson engagée, car elle parle assez brutalement des problèmes entre ces pays ennemis. Elle dénonce la violence de ces pays et la volonté des uns et des autres de se venger, même si des vies innocentes sont en jeu.

Quel est l'effet produit par l'utilisation par l'auteur des pronoms personnels « je », « moi » et de l'adjectif possessif « mon » ?

Chaque chanteur se met à la place de la personne dont il parle. Ils insistent ainsi sur le fait qu'ils sont eux-mêmes directement concernés par l'événement et engagent ainsi leurs auditeurs à faire de même.

Relevez une métaphore ;

« Colosse aux pieds d'argile » est une métaphore issue de l'Antiquité ; un géant semble immense mais il a toujours une faiblesse, si ses pieds sont en argile ils sont fragiles.

Qui sont les deux protagonistes de la chanson ?

Renaud fait correspondre deux personnages, un New-yorkais, tué lors de l'écroulement des tours jumelles, l'autre, une petite fille Afghane de 8 ans, tuée également, par la faute du pays de l'autre personnage, lorsque les américains lancèrent des bombes sur son village. Ce sont donc deux inconnus, qui n'ont jamais rien demandé ni aux États-Unis, ni à l'Afghanistan (alors dominé par les Taliban). Ils se trouvaient juste au mauvais endroit au mauvais moment comme beaucoup de victimes de ces attentats.

« L'autel de la violence éternelle » : comment comprenez-vous cette figure de style ?

Cette allégorie fait correspondre la violence avec un dieu auquel on sacrifie des victimes innocentes ; l'autel est un endroit où un prêtre officie au nom de son dieu.

Quels autres termes appartiennent au même champ lexical ?

« Les dieux, les religions, / Les guerres de civilisation, / Les armes, les drapeaux, les patries, les nations, / font toujours de nous de la chair à canon » ; les idéologies, quelles qu'elles soient, provoquent de la souffrance et font des victimes innocentes.

Voit-on les chanteurs dans le clip ? Où ?

On les voit dans les reflets de la vitrine du magasin de télévision, sur une affiche dans la chambre du jeune homme. Les chanteurs ont choisi de ne pas montrer directement d'images des attentats ou d'autres guerres afin de montrer l'aspect universel de ce problème et afin de ne pas choquer ; il s'agit de faire réfléchir, d'argumenter, et non d'aller dans le sens d'une vengeance.